

« [Une voix du goulag](#) ». Critique et extrait du « [Météorologue](#) » d'Olivier Rolin, Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 18 septembre 2014

A propos de la terreur stalinienne, Olivier Rolin écrit : « *La formidable machine à tuer est aussi une machine à effacer la mort.* » C'est contre cette disparition que se dresse *Le Météorologue*, en retraçant le destin d'Alexeï Féodossiévitch Vangengheim, enfant de la petite noblesse ayant embrassé les espérances révolutionnaires et devenu le directeur du service hydro-météorologique unifié de l'URSS, chargé d'« *aider le prolétariat révolutionnaire à maîtriser les forces de la Nature* ».

Ce qui n'en faisait pas moins un « *candidat naturel aux soupçons des paranoïaques de la police politique* ». En janvier 1934, le scientifique fut dénoncé pour sabotage, arrêté, interrogé à la Loubianka et, après quelques mois, envoyé aux îles Solovki, dans l'un des premiers camps du goulag. Il y passa trois ans, avant d'être exécuté. Trois années terribles durant lesquelles il ne cessa de protester de son innocence auprès des plus hautes instances soviétiques, ni d'écrire à sa femme et à sa fille, adressant à cette dernière lettres, herbiers (à but éducatif) et devinettes – reproduites en fin d'ouvrage.

De son enquête sur « *une victime parmi d'autres de la folie stalinienne* », Olivier Rolin tire un livre que sa sobriété même rend bouleversant. Donnant à lire les missives de Vanvengheim, il glisse sans cesse de la première à la troisième personne, épousant la voix de son personnage, lui prêtant la sienne pour qu'elle puisse porter au-delà des décennies et de l'oubli. Et qu'elle donne un écho aux millions de voix disparues.

Le Météorologue, d'Olivier Rolin, Seuil, « Fiction & Cie »/Paulsen, 224 p., 18 €.

EXTRAIT

« *Ma confiance dans le pouvoir soviétique n'est pas ébranlée. Il écrit d'une petite écriture serrée, difficile à lire, sur des pages de cahiers d'écolier que lui envoie Varvara, sa femme. Le bas des pages 3 et 4 est réservé aux dessins ou aux herbiers pour sa fille, de façon que Varvara puisse le plier et le couper pour le donner à Eléonora. Elle lui fait croire que son père est parti pour un long voyage d'exploration dans le Grand Nord. (...) J'ai été reconnu comme appartenant à la troisième catégorie sanitaire (il y en a quatre, sans compter les invalides), mon travail n'est pas difficile, quand j'ai du temps libre je fais des mosaïques avec des éclats de pierre. Il est vite extrêmement habile dans cette technique qu'il utilise à des fins inattendues : il fait des portraits de Staline.* »

Le Météorologue, page 100

Olivier Rolin : « [Je ne suis vraiment bien nulle part](#) », *Le Monde*, 18 septembre 2014

Le romancier fait du bateau depuis l'enfance. Ses livres, comme « Le Météorologue », il les écrit comme il navigue, au gré de ses envies.

Chaque affirmation ou presque est suivie de sa possible réfutation. Chaque sentence un peu définitive, d'un temps d'arrêt, et puis d'un : « *C'est idiot, ce que je dis là.* » Olivier Rolin se méfie du péremptoire et semble exercer à son encontre une ironique vigilance de tous les instants. Se gardant du définitif, c'est comme s'il n'arrêtait de fumer que pour mieux recommencer, puis réarrêter (« *Hier, dans un geste magnifique, j'ai broyé mon paquet en le passant sous l'eau, et voilà où j'en suis* », dit-il en quémendant une cigarette auprès de la serveuse du restaurant, habituée). En 2004, l'écrivain avait imaginé, pour *Suite à l'hôtel Crystal* (Seuil, 2004), son suicide, cinq ans plus tard, dans un hôtel de Bakou, et apposé au dos de son livre, en guise de notice biographique : « *Olivier Rolin (Boulogne-Billancourt, 1947 - Bakou, 2009)* ». L'année réelle de ce trépas fictif, il s'était rendu en Azerbaïdjan pour constater que l'hôtel où il était supposé se donner la mort avait lui-même disparu (*Bakou, derniers jours*, Seuil, 2010). Quelques années plus tard encore, Olivier Rolin est toujours là, vaillante soixantaine, œil malicieux et sourire goguenard.

Le fluctuant a donc les faveurs de l'écrivain et navigateur. Même la date de sortie de son nouveau livre, le très beau *Météorologue*, a changé : annoncé par le Seuil pour le début du mois d'octobre, il a été, en dernière minute, avancé à la première quinzaine de septembre, histoire d'avoir une chance de figurer sur les listes de prix. Pour une fois, il se serait bien tenu à ce qui avait été fixé. Et aurait volontiers profité de l'été indien pour naviguer en Bretagne, dans la baie de Paimpol, où il a une maison, qu'il privilégie de plus en plus à son appartement parisien du quartier de l'Odéon – « *Je ne suis vraiment bien nulle part, à l'exception de mon bateau.* »

« **Le souvenir d'une grande espérance révolutionnaire** »

Mais il faut bien accompagner la parution de ce *Météorologue*, dont il est assez fier – il ne le dira pas comme ça. Un récit né, comme beaucoup, de l'un de ses nombreux voyages en Russie, et de la découverte, dans la bibliothèque du camp des îles Solovki, d'un album composé par la fille d'un déporté à la mémoire de son père, à partir des lettres et des herbiers qu'il lui avait adressés depuis cet enfer. Alexeï Féodossiévitch Vangengheim était un météorologue de renom, un communiste convaincu, arrêté en 1934 pour sabotage et espionnage, et exécuté en 1937, avant d'être réhabilité en 1956. Olivier Rolin restitue son destin, produit ses missives, qui montrent son incompréhension, sa certitude que le « camarade Staline », auquel il écrit pour jurer de son innocence, va comprendre quelle injustice représente l'incarcération de cet honnête scientifique et révolutionnaire de cœur ; il dit son amour à sa femme, Varvara, et à leur fille, Eleonora, qui avait 4 ans la dernière fois qu'il l'a vue. Tombé par hasard sur « **les**

décombres de cette vie », Olivier Rolin a voulu en faire un livre, dont le lien avec le reste de son travail est, dit-il, « **le souvenir d'une grande espérance révolutionnaire** ». Celle qui aurait pu survivre, peut-être, si « **la terreur** » n'avait pas pris la place de « **l'enthousiasme** ». Celle à laquelle sa génération « **a sans doute été la dernière à croire** » (« **Mais c'est bête, non, de parler de "génération" ?** », se demande-t-il presque illico).

Parce que, même si « **ça [le] gonfle** » qu'on le ramène sans cesse à cette époque de sa vie, Olivier Rolin reconnaît lui-même qu'il faut bien en passer par « là ». Ce normalien, fils d'un médecin militaire, y a tant cru, à l'espérance révolutionnaire, qu'il fut, de 1968 à 1973, parmi les purs et durs de la maoïste Gauche prolétarienne (tout comme son frère cadet, l'écrivain Jean Rolin). Plus précisément, il dirigea sa branche militaire, la Nouvelle Résistance populaire – il en abandonna même, pendant dix ans, la navigation, cette « **activité de bourgeois** ». Il a raconté cette période dans le sarcastique, mais tendre, aussi, **Tigre en papier** (Seuil, 2002). Le jeune homme « **si sérieux** » qu'il était alors lui semble un étranger par bien des aspects : « **Il n'adresserait pas la parole à celui que je suis devenu** », dit l'écrivain, qui signa plusieurs articles, entre 2006 et 2007, dans la revue atlantiste, souvent taxée de sarkozysme, **Le Meilleur des mondes**. Force lui est pourtant de reconnaître que ce passage par la « **GP (...) a largement déterminé la suite** », et sa carrière d'écrivain. Le besoin d'écrire est venu après l'autodissolution du groupe : « **J'ai commencé presque immédiatement à prendre des notes, sur des cahiers que j'ai perdus. Le ton en était assez plaintif – enfin, pas précisément plaintif, mais disons qu'à l'époque je ne rigolais pas. Progressivement m'est apparu que, pour réfléchir à ce que je venais de vivre, il fallait que je fasse un roman, malgré le mépris dans lequel mes anciens camarades et moi avions tenu ce genre bourgeois.** » Après un long travail de « **rumination** » est paru **Phénomène futur** (Seuil, 1983), que son auteur aurait aimé faire passer pour un roman étranger, rêverie sur des souvenirs amoureux et politiques. Suit dans une veine proche, aux accents sud-américains, **Bar des flots noirs** (Seuil, 1987). Puis **En Russie** (Quai Voltaire, 1987), premier voyage dans ce pays « **qui fait si peu d'efforts pour être sympathique** », de celui qui voulait voir « **à quoi ressemblaient les choses et les gens en Union soviétique** », et qui pensait n'y jamais retourner. L'avenir lui a donné tort, et il consacre à ce fort tropisme russe la dernière partie du **Météorologue**, réflexion sur « **l'histoire atroce de ce que fut le "socialisme réel"** » dont l'ancien mao déplore qu'elle « **continue à être largement ignorée chez nous** ».

Vacciné contre les certitudes par les désillusions politiques, il a fini son « **apprentissage de l'ironie** » au contact de la littérature, qui est « **le lieu de l'ambiguïté** », « **là où les choses ne sont pas assénées** ». Là où peut être restitué le destin de Vanvengheim dans toute sa dimension tragique, sans qu'il soit besoin d'en faire un héros – qu'il ne fut pas : « **Il était innocent, et c'était bien suffisant** », dit Rolin.

Mouvements et oscillations

La littérature est aussi cet espace capable d'embrasser les mouvements et les oscillations d'un auteur qui s'étonne lui-même d'écrire des livres « **si différents** » par ce qu'il appelle leur « **longueur d'ondes** » et d'avoir pu passer d'une forme de romantisme à ses débuts au « **baroque** » (**L'Invention du monde, Port-Soudan, Méroé**, Seuil, 1993, 1994, 1998), avant d'accoster sur des rives plus « **classico-ironiques** », comme **Un chasseur de lions** (Seuil, 2008). Olivier Rolin s'inquiète parfois de ce que ce « **bric et broc** » (titre d'un recueil de textes sur la littérature paru chez Verdier en 2011) « **travaillé par l'histoire, la géographie, tout ça** », ne suffise pas à constituer une « œuvre », un ensemble cohérent à l'image de celui qu'édifie patiemment son ami Antoine Volodine, par exemple.

Du reste, quand Le Seuil lui proposa de publier l'intégralité (provisoire) de ses textes, il choisit d'intituler celle-ci **Circus** (tomes 1 et 2, 2011 et 2012), comme pour se moquer de son propre « **cirque** ». La suite ? Olivier Rolin ignore à quoi elle ressemblera. Il réfléchit à un livre où il serait question de Proust, de la Chine et de la mort, d'un autre qui serait une remontée de l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord, à travers les langues qui y sont parlées. Il se méfie des « **projets mégalos** » qui lui viennent tout autant que du « **scepticisme épouvantable** » qu'ils finissent toujours par lui inspirer. Il a peur à chaque livre que ce soit le dernier. Ce serait vraiment trop définitif.

Parcours

1947 Olivier Rolin naît à Boulogne-Billancourt.

1967 Il entre à l'École normale supérieure.

1968-1973 Il dirige la branche militaire de la Gauche prolétarienne.

1983 Premier roman, **Phénomène futur** (Seuil).

1994 **Port-Soudan**, prix Femina (Seuil).

2002 **Tigre en papier** (Seuil, Prix France Culture).

2008 **Un chasseur de lions** (Seuil).